

Livres

Marie-Ève Gagnon, Marisa Portolese Dazibao, *Un chevreuil à la fenêtre de ma chambre*, 75 pages

Jocelyne Légaré, Julia Duchastel, *Un gâteau aux smarties*, Les éditions du passage, 2003, 104 pages

Martine Rouleau

Volume 48, Number 192, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52768ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rouleau, M. (2003). Review of [Livres / Marie-Ève Gagnon, Marisa Portolese Dazibao, *Un chevreuil à la fenêtre de ma chambre*, 75 pages / Jocelyne Légaré, Julia Duchastel, *Un gâteau aux smarties*, Les éditions du passage, 2003, 104 pages]. *Vie des arts*, 48(192), 79–79.



JEUNES FILLES EN FLEUR

UN CHEVREUIL À LA FENÊTRE DE MA CHAMBRE

Marie-Ève Gagnon, Marisa Portolese

Dazibao, collection Des photographes

75 pages, 16 photographies en couleur

Soledad et Martin. Un homme et une femme. Une histoire d'amour, bien sûr, et une histoire de peine aussi. *Un chevreuil à la fenêtre de ma chambre* se présente comme une nouvelle entièrement composée de dialogues dont la trame narrative serait fragmentée en petits chapitres entre lesquels s'insèrent des récits d'expériences sexuelles narrés à la première personne. Les photographies en couleur de jeunes filles frondeuses aux allures rétro par Marisa Portolese n'illustrent pas tant le texte qu'elles le ponctuent d'intermèdes coquins.

L'histoire d'amour est celle de Martin et Soledad qui font partager au lecteur leurs émois et leurs ennuis à travers certaines conversations. Les dialogues élaborés par Marie-Ève Gagnon mettent en lumière la dérive qui les éloigne lentement l'un de l'autre et l'énigmatique regain sexuel qui les rapprochera. Voilà certes une situation qui pourrait sembler familière à plus d'un lecteur et c'est là le problème : la banalité. Les dialogues sonnent parfois faux, comme s'ils avaient été prélevés d'un film d'Éric Rohmer ou d'un roman feuilleton. Bien que l'auteur ait pris le soin d'introduire le lecteur à l'histoire en précisant : « Qu'arrivera-t-il ? Des clichés, que des clichés. Rien d'original, que du vivant. » L'intention est belle, mais le résultat n'est

pas au rendez-vous : il n'y a justement là rien de vivant, que du carton-pâte.

Il est difficile, sinon impossible d'accepter sans agacement, de discerner la moindre trace d'authenticité, ou même de se sentir interpellé par des répliques comme : « Oui, je veux aller au bout de moi-même même si le bout c'est la mort. Mais je la souhaite pas. Tu comprends ? C'est ma manière à moi de dompter l'angoisse. Pis je veux cet enfant-là très très fort. Pour moi, c'est l'image

même de l'amour que j'ai pour toi. C'est simple. Ça se peut pas qu'un amour comme le nôtre meure avec nous deux, hein ? Y faut que ça continue. » ? Par contre, les petits récits intercalés entre l'histoire de Soledad et Martin, qui détaillent froidement, presque à la manière d'un inventaire, des expériences sexuelles à la première personne contrastent agréablement avec la naïveté des dialogues. Leur progression imprévisible offre un contrepoint intéressant à l'histoire d'amour convenue.

Quant aux photographies de Marisa Portolese, elles sont tout à fait charmantes. Elles donnent à voir des jeunes filles, posant dans un décor domestique aux accents kitsch. Les modèles, vêtus de robes ou de lingerie d'époque, dont le physique imparfait est davantage celui de l'enfant que de la femme, ajoutent un aspect attendrissant à la mise en scène qui n'a ainsi rien d'érotique. Malgré le regard direct à l'objectif et les pauses parfois aguichantes, la représentation évoque la fillette qui joue à la femme en empruntant les vêtements de sa mère plutôt qu'à la pin-up. Les éclairages feutrés mettent en valeur les couleurs saturées des costumes, des maquillages et des décors.

L'ouvrage de petit format est en soi un objet attrayant, éclatant de couleurs, parsemé d'images et de textes brefs dépassant rarement une page. Rapidement lu, mais aussi rapidement oublié, *Un chevreuil à la fenêtre de ma chambre*, en se réclamant de traiter du convenu à l'aide de clichés ne dépasse malheureusement pas ce stade.

Martine Rouleau

PLUTÔT QU'UN GÂTEAU

UN GÂTEAU AUX SMARTIES

Jocelyne Légaré, Julia Duchastel

Les éditions du passage, 2003

104 pages

La relation entre mère et fille permet bien souvent de définir l'identité de l'une et de l'autre, que ce soit par complicité, par complémentarité ou par dualité. *Un gâteau aux smarties* est une exploration de ce complexe lien symbiotique. L'ouvrage prend la forme d'un dialogue entre Jocelyne Légaré et sa fille Julia Duchastel qui tentent d'exprimer par le texte et par la photographie les origines, les raisons et la force de l'amour qui les unit.

Sans avoir recours aux clichés et à la facilité, le texte adopte un style à la fois familier et poétique qui invite le lecteur à s'immiscer dans la vie de ces deux femmes à travers le regard tendre qu'elles posent l'une sur l'autre. Loin de jouer la carte de l'essai qui tenterait de retracer les origines universelles ou les raisons anthropologiques d'une telle relation, l'ouvrage tient davantage d'une longue prose traduisant les joies mais aussi les peurs qui accompagnent la naissance d'un enfant.

Il s'agit presque d'un poème que l'auteur dédie à sa fille, comme elle le dit si bien, faute de savoir lui préparer des gâteaux d'anniversaire. D'ailleurs, la réflexion que partage Jocelyne Légaré avec son lecteur évoque parfois *La chambre claire*, l'ouvrage que Roland Barthes a consacré à la photographie. Alors que Barthes tente en vain de reconnaître sa mère dans une photographie qui la représente alors qu'elle était fillette, l'auteur d'*Un gâteau aux smarties* se questionne en contemplant une photographie de sa fille en ces termes : « Et moi, est-ce que je la connais ? La bande photographique se déroule devant mes yeux, je la vois mais il y a autre chose, quelque chose d'indéfinissable, du flou, du dédoublement, du maintenant et du avant, de l'ombre de main sur elle qui a quatre ans. »

Les œuvres photographiques de Julia Duchastel qui accompagnent le texte tiennent à la fois de l'expérience formelle et d'une recherche thématique universelle, celle de l'identité. Le procédé allie la projection de diapositives, représentant le plus souvent des scènes de l'enfance de l'artiste, sur le corps de l'artiste qui se présente parfois comme un écran à la photographie, parfois comme un acteur dans l'image projetée. Ainsi, la silhouette de l'adulte projette une ombre sur l'univers de l'enfant.

Parfois, le dos, la main ou le visage de l'artiste sur lesquels sont projetées les photographies actualisent l'image passée, confirmant que la fillette et la femme sont une seule et même personne. La co-présence de l'enfant et de l'adulte dans la même image crée une oscillation entre passé et présent, entre enfance et âge adulte, entre représentation et référent.

Bien que le thème de l'identité, au cœur des grands lieux communs humanistes, ait été exploré par d'innombrables artistes et ne risque pas de tomber dans l'oubli d'ici peu, la façon qu'a Julia Duchastel de l'aborder dans la série des images d'*Un gâteau aux smarties* a quelque chose de rafraîchissant. Elle a su éviter la lourdeur d'une quête métaphysique pour privilégier la simplicité par le biais d'images qui annoncent simplement : « Voilà qui j'étais et voilà qui je suis. » Bien que, d'un point de vue technique, elles ne soient pas toutes aussi réussies les unes que les autres, certaines sont saisissantes, notamment celles où la superposition presque parfaite de l'image de l'enfant à celle de l'adulte amène le spectateur à se demander s'il contemple l'image d'une personne doublement présente en un seul corps ou celle de deux êtres qui se fondent lentement l'un dans l'autre. Après tout, qu'est-ce que le passage de l'enfance à l'âge adulte : un bouleversement de l'identité ou la lente transformation du caractère d'une seule personne confrontée aux expériences que lui présente la vie ?

Un gâteau aux smarties est donc une exploration de l'identité et des relations parentales, une expérience littéraire et artistique, une incursion dans une intimité partagée et finalement, le legs touchant d'une mère à sa fille. N'est-il pas superflu de savoir faire des gâteaux quand on peut accomplir tout cela ?

Martine Rouleau

